

ÉTHIQUE/

L'IA est-elle en train de nous rendre bêtes ?

Le système d'intelligence artificielle (IA) générative ChatGPT, lancé il y a tout juste trois ans, approche du milliard d'utilisateurs. Ces machines se voient souvent prêter, à tort, des capacités mentales et intellectuelles. Mais que font-elles aux nôtres ?

Elles sont 800 millions par semaine, les personnes qui, dans le monde, « dialoguent » avec ChatGPT. Depuis son irruption tonitruante sur la « planète tech » il y a tout juste trois ans, le 30 novembre 2022, l'agent conversationnel de la société californienne OpenAI a connu une diffusion spectaculaire, sans jamais se laisser rattraper par ses concurrents de Google (Gemini), Microsoft (Copilot) ou Mistral AI (Le Chat). À eux tous, ces systèmes d'intelligence artificielle (IA) générative font désormais partie des pratiques numériques de quatre Français sur dix, selon les derniers chiffres de Médiamétrie. Un réflexe particulièrement ancré chez les jeunes : les trois quarts des 15-24 ans utilisent chaque mois ces machines à générer un texte crédible après avoir été entraînées sur des quantités massives de données.

Pour quoi faire ? Selon un baromètre Ifop-Talan publié en avril, leurs utilisateurs y recourent pour effectuer des recherches (34 %), gagner du temps dans leur vie quotidienne (28 %), corriger des fautes d'orthographe (23 %), stimuler leur créativité (13 %)

ou renforcer leur confiance en eux (10 %). Ces derniers mois, ChatGPT et consorts sont de fait devenus pour une partie de leurs utilisateurs une sorte de confident, auquel raconter ses chagrins ou solliciter des conseils intimes.

Même sans aller jusque-là, solliciter quotidiennement ChatGPT pour trouver un mot ou une idée semble bel et bien affecter les capacités cognitives. C'est ce qu'a montré une expérience menée avant l'été par le prestigieux MIT auprès de 54 étudiants de Boston. Leur activité neuronale a été mesurée pendant qu'ils rédigeaient une dissertation en vingt minutes, les uns avec ChatGPT, les autres avec un moteur de recherche de type Google, et les derniers sans aucun soutien externe.

Conclusion : ce troisième groupe opérait nettement plus de connexions neuronales que les deux autres. Le premier groupe, en revanche, était le plus lésé des trois, avec une baisse moyenne de 55 % de l'activité neuronale, en particulier dans les zones liées à la mémoire, à la résolution de problème et à l'attention. Ces étudiants assistés par ChatGPT se souvenaient, du reste, beaucoup

« Déléguer le raisonnement humain à des algorithmes probabilistes, cela engendre une perte d'effort cognitif et une perte de pensée critique. »

moins bien de ce qu'ils avaient écrit. L'étude concluait à une « diminution probable des compétences d'apprentissage », le recours à l'IA pouvant favoriser un « traitement passif » de l'information. Plus trivialement, une partie de la presse mondiale en a conclu que ChatGPT « rend bête ».

Bien que l'étude n'ait pas encore fait l'objet d'une publication scientifique, ni donc d'une relecture par des pairs, ces résultats paraissent crédibles aux yeux de Laure Tabouy, neuroscientifique et éthicienne. « Déléguer le raisonnement humain à des algorithmes probabilistes, cela engendre une perte d'effort cognitif et

une perte de pensée critique », explique cette docteure et doctorante à l'université Aix-Marseille. Elle va même plus loin : « Sur le long terme, il y a un risque d'atrophie de certaines zones cérébrales au détriment d'autres. N'oublions pas que le cerveau est adaptable, plastique : les techniques l'ont toujours fait évoluer, comme le feu, la chasse... »

Même sans remonter aussi loin dans le temps, il semble pertinent d'inscrire ChatGPT dans la longue histoire de l'externalisation des savoirs : l'écriture, l'imprimerie, la calculatrice, Internet... Ce parallèle conduit certains observateurs à remettre en cause la gravité supposée du moment. « À chaque fois, certains ont prédit un effondrement de l'intelligence humaine, mais ce n'est pas ce qui s'est passé », affirme ainsi Justine Cassell, directrice de recherche en IA et en interaction humain-machine à l'Institut national de recherche en sciences et technologies du numérique (Inria). « Moi qui suis nulle en maths, je suis bien contente de pouvoir faire mes comptes avec une calculatrice. Je ne lui confie pas ma vie pour autant ! »

Sans contester une forme de continuité avec les techniques précédentes, la philosophe Anne Alombert souligne néanmoins ce qui, avec l'IA générative, constitue une rupture. « Désormais, c'est le langage qu'on automatise – très rapidement, et auprès de très nombreuses personnes », explique la maîtresse de conférences à l'université Paris 8, qui a publié à la rentrée un livre éclairant sur le sujet (*lire les repères*). « Or le langage mobilise nos capacités d'interprétation, d'imagination, de mémoire : en déléguant notre expression à ces machines algorithmiques, c'est tout cela qu'on court-circuite. »

La chercheuse, qui fait volontiers le parallèle avec l'automatisation industrielle du début du XX^e siècle, parle de « prolétarianisation de l'expression ». De même que l'ouvrier incarné par ●●●



l'humain dans un monde qui change

Sarah Bouillaud/Hans Lucas



repères

Quand les philosophes écrivent sur l'IA

De la bêtise artificielle, d'Anne Alombert (Allia, 144 p., 8,50 €). Dans cet essai percutant, la philosophe explore les conséquences de l'automatisation qui, à l'heure de ChatGPT, ne concerne plus seulement les « savoir-faire » mais aussi les « savoir-penser » (décider, écrire, traduire, créer).

À quoi bon encore apprendre ?, de Camille Dejardin (Gallimard, collection « Tracts », 64 p., 3,90 €). Dans un plaidoyer passionné, la philosophe bat en brèches le fantasme d'une IA capable d'apprendre à notre place, qui rendrait caduque l'école ou l'université. Loin de se résumer à l'assimilation d'une information, apprendre est un processus transformant, défend-elle.

N'être plus qu'un objet, de Jean-Michel Besnier (Hermann, 186 p., 15 €). Les objets dits « intelligents » n'ont jamais tant fait rêver. Or non contents d'interagir avec eux, nous semblons désormais vouloir leur ressembler : être hyperconnectés, réparables, améliorables, renouvelables, voire devenir immortels...

●●● Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* intériorise certains gestes à force de travailler sur une chaîne de montage, les utilisateurs quotidiens de ChatGPT pourraient donc intégrer des habitudes langagières.

C'est ce que confirment au moins deux études parues en 2024 et en 2025, qui soulignent une forme de « contamination linguistique » : l'humain se met à parler comme l'IA ! Après avoir passé au crible des centaines de milliers d'heures de podcasts ou de vidéos YouTube en langue anglaise avant et après le lancement de ChatGPT, ces chercheurs d'Allemagne et de Floride ont détecté une « augmentation mesurable et soudaine » de l'utilisation des mots préférés des agents conversationnels : « delve » (« approfondir ») ou encore « meticulous » (« méticuleux »).

En disant « je », en relançant systématiquement l'utilisateur et en allant toujours dans son sens, ChatGPT et les autres usent de techniques de « captologie » éprouvées par les réseaux sociaux.

« Cela ne me dérange pas que ChatGPT ait un impact sur le langage : tout a un impact sur le langage », réagit Justine Cassell, qui souligne la quantité d'expressions anglo-saxonnes entrées dans le français courant par la porte des écoles de commerce.

D'autres observateurs se montrent moins rassurants, soulignant l'uniformisation culturelle à laquelle participent ces engins statistiques qui, par leur fonctionnement même, renforcent les moyennes, les stéréotypes et les clichés. « Veut-on vraiment leur abandonner notre style propre pour des expressions standardisées ? » interroge Anne Alombert. N'oublions pas que ces produits numériques sont conçus en toute opacité par des entreprises dont le seul but est de générer des profits. » Pour l'heure, ces services n'ont pas trouvé leur modèle éco-

nomique, mais il n'est pas exclu que celui-ci repose, à terme, sur de la publicité subtilement intégrée au fil de la « conversation ».

En disant « je », en relançant systématiquement l'utilisateur et en allant toujours dans son sens, sans jamais le contredire, ChatGPT et les autres usent d'ores et déjà de techniques de « captologie » éprouvées par les réseaux sociaux pour retenir l'attention le plus longtemps possible. Ce faisant, ils alimentent à dessein une confusion : qui est cet « être » avec lequel je dialogue ?

« Tout est fait pour favoriser des projections anthropomorphiques : on simule qu'il y a de l'autre, alors qu'il n'y en a pas », insiste Anne Alombert. Ce que nous renvoient ces chatbots, c'est un reflet technologique de nous-mêmes : un calcul configuré à partir de nos

propres données. Nous sommes face à notre propre reflet mais, comme Narcisse, nous le prenons pour un autre. »

Au risque de nous déshabituer de l'altérité véritable ? Car l'autre, le vrai, n'est pas disponible à deux heures du matin, n'est pas toujours d'accord avec moi, ne répond pas docilement à mes ordres... Tout le contraire de ChatGPT, en somme.

La neuroscientifique et éthicienne Laure Tabouy recommande de résister à cette « confusion voulue par les constructeurs » en s'adressant aux agents conversationnels de manière très factuelle, à l'impératif et sans le moindre affect. « C'est une grande base de données : on peut considérer qu'on a de la chance de l'avoir à notre disposition, mais c'est tout. »

Mélinée Le Priol